

J'ai voulu intervenir à cette journée pour faire entendre dans l'École la voix d'un psychanalysant qui ne pratique pas. Cette voix, on pourrait la situer entre ces deux termes extrêmes du titre de notre journée : « une psychanalyse ... la psychanalyse ». La voix de quelqu'un oscillant entre le transfert à son analyste et le transfert à leur École à tous deux. En proposant d'intervenir, j'ai voulu élucider les ressorts de cette double implication.

Par commodité, j'appelle transitivity de transfert le phénomène qui consiste à reporter vers l'École le transfert à l'analyste. C'est tentant quand les jouissances de sens s'étiolent de séance en séance. Là où la recherche de sens des symptômes ne fait plus recette, l'analysant cherche la jouissance du sens dans les discours de la psychanalyse. Ce n'est pas sans danger. Certes, c'est toujours gai de voir des gens s'impliquer dans les forums, mais cette transitivity ne change rien à la structure du sujet : son idéal, ses inhibitions, ses symptômes, ses angoisses auront toujours les mêmes fonctions. À l'horizon, la perspective de l'acte reste en suspend et l'École n'en sera pas vivifiée.

Comment expliquer que pourtant il pourrait y avoir une prise de parole authentique qui aide à penser la psychanalyse ? Je fais l'hypothèse que le trou creusé par le dire de Lacan peut donner chance à cette parole.

A la base de certains liens de l'École, il y a clairement une identification participative, aussi dite hystérique ou de 3ème type. Dans son cours du 6 mai 2015, Colette Soler explique comment ce type de lien structure les nouvelles associations militantes. Je vous rapporte seulement les traits saillants. Pour que l'identification participative rassemble, il faut un médium. Le médium est un Autre barré, et marqué d'un désir ; dans le cas des pensionnaires de Freud : c'est l'homme, dans le cas des associations réparatrices : le bio-pouvoir d'état. L'identification se fait au manque du désir de cet Autre ; chacun va faire son possible là où cet Autre est barré, pour maintenir son propre désir et celui de cet Autre.

Colette Soler n'en parle pas dans ce cours, mais j'en ai déduit que l'identification participative nous rassemble pour une bonne part dans l'École, et j'ose faire le pari qu'elle peut aider à parler plus authentiquement.

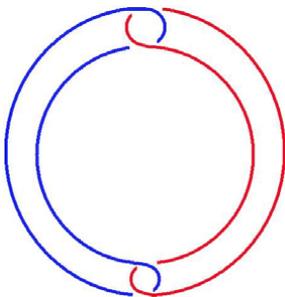
Mais qui fait médium ? À quel manque se fait l'identification qui pousserait à creuser son propre dire ? Se fait-elle sur quelque chose que seul le « vrai trou » maintient ? Il me semble que dans le dire même de Lacan, le manque du désir de l'Autre est redoublé par une réactivation intrinsèque et continue de l'inexistence de l'Autre de l'Autre. Lacan creuse ce qu'on appelle le vrai trou, qui est le trou entre Réel et Imaginaire, distinct du Symbolique : là où il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Dans la leçon du 13 avril 1976, ce vrai trou est appelé le réel, il s'épingle grâce à l'invention de la chaîne borroméenne. Lacan commente : « Il peut être ce à quoi je

l'ai réduit sous forme de question, à savoir à n'être qu'une réponse à l'élucubration de Freud ». Lacan considère cette invention comme son symptôme en réaction à la découverte de Freud, et il suggère qu'une telle invention fait sinthome. Son intérêt réside dans « le forçage d'une nouvelle écriture [...] et aussi le forçage d'un nouveau type d'idée ». *Le Sinthome*, p. 131-134.

Dans une analyse, « le psychanalyste fait sinthome » (Lacan le dit dans la même leçon) : de séance en séance, l'analyse, dégage un dire, résultat du dire et de l'analysant et de l'analyste. Cela peut conduire la personne qui l'incarne à parler plus authentiquement. Mais le trou que ce dire dégage n'est que celui du non-rapport, le faux trou. Le vrai trou est plus loin. Comment donc, dans l'École, ce dire, endossé seul peu à peu, pourrait-il servir à penser la psychanalyse avec d'autres ? Un analysant le peut-il ?

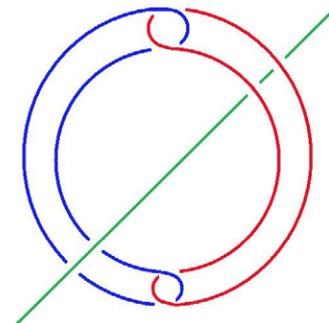
Il est certain que le vrai trou, placé par Lacan au centre du discours de son École, est nécessaire pour penser la psychanalyse. Lui a su le maintenir ouvert, ou régulièrement le réouvrir. Comment le maintenir ouvert ? Qu'est-ce qui est nécessaire ? Cela requiert sans doute que dans l'expérience, le trou du sujet ait été vécu et pris en compte comme faux trou.

Addendum sur le faux trou (suite à question) :



Le faux trou, c'est vécu dans l'expérience comme un trou, c'est ce qui fait le sujet. Lacan le représente en attachant ensemble la consistance de l'inconscient S et du symptôme mais comme un boucle de ceinture, cela peut se détacher, c'est pour cela qu'on dit faux trou.

Dans l'expérience, c'est pourtant vécu comme un vrai trou parce qu'il passe quelque chose dans ce trou. Dans la 1ère leçon sur le symptôme, Lacan représente cela avec une droite infinie. Et là, cela ne peut plus se détacher.



Le vrai trou se repère lui dans le noeud borroméen. Cela suppose des modifications dans le nouage.

Autre question : la chute du sujet-supposé-savoir, est-ce un vrai trou ?